



L'île des anamorphoses

version de Valérie Willems

*On voulait, par le silence, m'abolir, faire de moi
socialement, un être inexistant, un mort.*

G. Papini

Je dois prévenir le lecteur que ce que je vais relater, n'est pas un rêve, mais qu'avec le temps, peut-être, il le deviendra pour moi. Mon récit sera fidèle à la réalité ou, du moins, au souvenir que j'ai de cette réalité, ce qui revient au même. Je veux relater une découverte que je fis à quelques pas du Rhône, d'une rencontre que je fis au même endroit, quelques décennies plus tard.

Le premier fait eut lieu en août 1921, à Genève. Je suis attaché à cette ville comme un alcoolique à son *ginebra* : je sais que j'y reviendrai toujours, peut-être même après la mort de mon corps, car, dans son souvenir, tout est agréable, même l'épreuve. À cette époque, mon ami Simon Jichlinski n'avait pas encore fait sa médecine à Carrouge, ni tout le bien qui s'ensuivit. Après notre soirée estivale et fraîche au *Crocodile*, sans même y réfléchir, nous décidâmes de nous diriger vers le lac Léman, tout en divisant sur le *Sartus Resartus* de Carlyle, livre pétri de désespoir volcanique. Le temps passait, je sentais que Simon voulait aborder un sujet qui le préoccupait. Il eut un silence gênant, il parla enfin :

– Jorge, regarde là-bas. Nous n'avons pas pris la peine de venir jusqu'ici pour deviser. Après avoir marqué un temps, il poursuivit posément :

– Je dois te confier un secret.

C'est alors que je le regardai, car, à cet instant, il était à la fois l'or et la douceur. Je réalisai que Simon était mince et élancé avec des traits fins et des yeux gris. Son air de paisible mystère m'impressionna moins que ce visage que je découvrais. Nous embarquâmes, dans cette nuit unanime, sur un canot de bambou. J'avais le rôle de passager, je ne voyais pas les mêmes cordages que l'homme d'équipage. Si j'avais eu une vision réelle de l'univers, peut-être aurais-je pu le comprendre.

Nous traversâmes la fange sacrée et débarquâmes sur une île, son existence me rappela un passage de *l'Encyclopaedia Britannica*, dans la partie historique, où j'avais appris qu'à cause des persécutions religieuses du XIII^e siècle, les orthodoxes cherchèrent refuge dans les îles du delta de l'Axa, déterminant une des frontières d'Uqbar. Je me demandais si en creusant le sol, j'y trouverais des miroirs enfouis ou des



livres de sable, qui, telles nos amours, n'ont de commencement ni de fin. Le diamètre de l'île devait être de quelques mètres, mais son espace cosmique était là, sans diminution de surface.

J'en arrive maintenant à un point essentiel, ineffable de mon récit : là-bas commença mon désespoir d'écrivain. Ce que découvrirent mes yeux sur cette île fut simultané : ce que je retranscris, successif. Car c'est ainsi qu'est le langage. J'en dirai cependant quelque chose car tous les lieux pointaient vers mon île, elle-même y répondait, dans un échange infini. Je vis des étoiles aux couleurs rayonnantes, qui dispersaient leur clarté presque insoupçonnable, je crus au début qu'elles n'existaient pas ; puis je compris que leur lumière ne se livrait que par les spectacles silencieux et patients qu'elles contenaient. Je vis la mer populeuse, je vis l'aube et le soir, je vis des yeux tout proches, interminables, qui s'observaient en moi comme dans un miroir, je vis à Oslo une femme que je n'oublierai pas, je vis la violente chevelure, je vis tous les grains de sable qu'il y avait sur la terre, je vis l'amour et la transformation de la mort, je vis l'Aleph et l'inconcevable univers.

Simon est mort depuis longtemps. Sauf dans les pages sévères de l'Histoire, les faits mémorables se passent de phrases mémorables.

L'été 1975, je repris le canot de bambou, devenu homme d'équipage, modeste et grisonnant. Je constatais que je vieillissais ; un signe qui ne trompait pas était le fait que les nouveautés ne m'intéressaient pas ni ne me surprenaient, peut-être parce que je me rendais compte qu'il n'y avait rien d'essentiellement nouveau en elles et qu'elles n'étaient tout au plus que de timides variantes. À cette dépression éperdue succéda, comme il est naturel, un espoir excessif : je voulus retourner sur l'île, en pèlerinage mystique, je voulus retrouver l'attrait de la jeunesse pour les crépuscules, pour les faubourgs et pour le malheur. Inévitablement, la traversée me fit penser au temps. L'image millénaire d'Héraclite.

Je débarquai sur l'île endormie, quelqu'un m'y attendait, assis, les yeux perdus dans le sable. J'eus soudain l'impression (ce qui d'après les psychologues correspond à un état de fatigue) d'avoir déjà vécu ce moment. J'aurais préféré être seul mais je ne voulus pas repartir pour ne pas paraître discourtois. J'eus le vertige car je crus un instant qu'il s'agissait à tort de mon vieil ami Simon. Je m'assis aux côtés de l'inconnu.



L'homme laissa passer un moment avant de parler. Il émanait de lui une espèce de mélancolie, comme il doit en être de moi aujourd'hui.

– Vous êtes un ami de Simon ? me demanda-t-il.

– Oui, lui répondis-je surpris.

– En ce cas, dit-il résolument, vous ne pouvez qu'être Jorge Luis Borges. Je savais que je ferais un jour votre connaissance.

Je pensai furtivement au *Double* de Dostoïevski, je me demandais si cet homme avait lu l'ouvrage, s'il y distinguait bien les personnages comme chez Joseph Conrad.

Il m'annonça ensuite :

– Regardez le ciel, il s'assombrit, il va pleuvoir. Veuillez m'excuser un instant, le temps de mettre ma bibliothèque au sec et en sécurité. Il creusa dans le sable rugueux et doux qui ingurgita tous ses enfants tel un monstre parcimonieux et affamé. Je reconnus les *Mille et Une Nuits* de Lane, le *Don Quichotte* de chez Garnier et *Las Tablas de Sangre* de Rivera Indarte. Je lui fis remarquer que je possédais les mêmes exemplaires. Il ne s'en émut pas, baissant la voix comme pour me confier un secret :

– Je dois vous remercier. C'est à vous que je dois mon existence.

Des larmes de colère brûlèrent soudain ses yeux sans âge, il murmura rageusement :

– Ne pas être un homme, être la projection du rêve d'un autre homme, quelle humiliation incomparable, quel vertige ! Vous souvenez-vous seulement du jour de ma naissance ? Vous souvenez-vous de vos échanges avec Bioy Casarès sur la première personne ?

Oui, je m'en souvenais. Dans une villa de la rue Gaoma, à Ramos Mejia, j'avais dîné avec mon ami et nous nous étions attardés à polémiquer longuement sur la réalisation d'un roman à la première personne dont le narrateur omettrait ou défigurerait les faits et tomberait dans diverses contradictions, qui permettraient à peu de lecteurs – à très peu de lecteurs – de deviner une réalité atroce ou banale. J'avais alors décidé, exalté, de retrancher le *je* de mes récits, car seul le *il* pouvait répondre à mon invincible dessein. Je voulais rêver un homme : je voulais le rêver avec une intégrité minutieuse et l'imposer à la réalité. Mon compagnon solitaire et isolé était cet homme, cette troisième personne.

J'enviais son existence infinie. Du fin fond de son île, il avait visité les salons de la Maison Rouge, il avait rencontré Ulrica, il avait franchi les frontières d'Uqbar, il



avait participé au Congrès du Monde, capable d’embrasser les distances séparant l’Argentine de la Suède en un seul clignement de cils. Il se reflétait dans les miroirs monstrueux, se perdait intelligemment dans les labyrinthes, heureux de ces errements aux quêtes infinies, toujours à la recherche d’un ouvrage pouvant compléter la Bibliothèque universelle.

Mon compagnon exilé ne bougeait pas, attendait patiemment, il se définissait peut-être par cette attente. Il me dit d’une voix lente et assurée :

– Le seul problème, sur cette île, réside dans le fait que nous sommes trop nombreux.

Sa remarque m’interloqua, nous n’étions que deux, je le laissai s’exprimer.

– Je m’y perds, dans tous ces chemins. Moi, j’ai la douce prétention d’être votre fils et de n’exister qu’à travers vous, je vous ai entendu dire : le fils que j’ai engendré m’attend et n’existera pas si je n’y vais pas. Voilà, vous êtes là. Je suis un être anaphorique, la troisième personne est toujours décevantement pauvre de son référent, je prends toujours les trains avec retard car je ne participe jamais à l’acte d’énonciation, perdant ainsi toute valeur déictique. Vous êtes mon référent père, mais, votre paternité est infinie car limitée par votre imagination. Vous ne pouvez pas vous empêcher de créer des récits avec d’autres protagonistes que moi : ils sont de trop ! À qui peuvent-ils se référer sinon à vous, auteur, créateur, narrateur divin ? Alors moi, qui suis-je dans ces représentations infinies de votre *je* ? Dois-je encore prétendre être votre fils, ou votre double, lorsque ceux qui pourraient également y prétendre sont si nombreux ?

Je ne sus que répondre, car au final, j’étais autant moi-même que chacun d’eux. Je lui dis pourtant comme pour me disculper d’une faute inconnue et injuste :

– J’avais eu une intuition. J’avais eu le sentiment que la troisième personne pouvait se permettre de remplacer la première, qu’elle pouvait se permettre de marcher sur ses plates-bandes, j’avais la conviction absurde et excessive qu’elle pouvait même les faire fleurir.

Je crus un instant que mon compagnon allait enfouir sa tête dans le sable, ne voulant affronter la véracité de mes propos. Il se contenta de tourner sa tête et d’examiner chaque grain, séparément. Je l’entendis murmurer :

– Vous aimez à vous perdre dans votre île (ou voulait-il dire *il* ?), vous y êtes cependant revenu pour vous raccrocher à des souvenirs bien réels ?

– Oui, effectivement.



Je n'avais rien d'autre à lui concéder. Il prit le pas de la conversation :

– Je vous remercie encore de m'avoir inventé, je dois vous avouer que j'éprouve, à certains moments de vos récits, une jouissance extrême, quand le vide répond au vide, c'est très beau, du surréalisme pur, j'adore quand vos personnages s'étonnent de mon absence ...

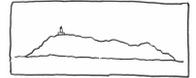
– Effectivement, le creux dans l'imaginaire, c'est un sublime abyme.

– Êtes-vous revenu sur cette île pour me perdre ? N'avez-vous jamais douté de mon existence ? me questionna-t-il trop sérieusement.

Je dus prendre le temps de réfléchir. J'étais revenu sur mon île pour retrouver un peu de mon amitié perdue, j'y avais trouvé un exilé en quarantaine. M'étais-je inconsciemment rapproché de lui dans le but ultime et inconscient de l'éloigner de moi ?

Je me souvins brusquement de l'idée qui avait germé dans l'esprit de mon ami José Fernandez Inola, qui, voulant tirer un trait sur sa destinée de poète, avait décidé d'écrire un roman et de faire de moi son héros. À ce moment-là, j'aurais pu douter de mon invention, mais cet écho paradoxal n'avait alors que la substance d'un mirage, trop faiblement impuissant pour atteindre mon esprit d'écrivain. José avait décidé qu'il parlerait de moi à la troisième personne, pour les mêmes raisons que j'ai évoquées précédemment, enfantant ainsi d'un être qui n'aurait été ni moi, ni mon double assis à mes côtés. Sa proposition m'avait profondément troublé, j'en étais devenu fâcheusement menaçant : s'il s'exécutait, moi aussi, j'écrirais une nouvelle dans laquelle il serait le héros ! Confronté à ma forte véhémence, mon ami s'était incliné, renonçant ainsi à son projet de romancier. En relatant ce fait ancien, je pris conscience de sa démesure et de mon fourvoisement, j'avais pris le mauvais chemin, je m'y étais perdu. Je compris à cet instant que la troisième personne était faussement salvatrice, car José, dans son hypothétique roman, aurait parlé de moi comme l'auraient fait mes proches après ma mort. Ce *il* n'aurait pas été moi, mais une projection infinie de mon *je* limité et réel.

Mon compagnon devint livide, se décomposant en silence. Je me levai car cette ouverture de brèche demandait du mouvement. Je débutai mon périple, tournant en rond sur mon île. J'aurais aimé inverser les rôles, faire de la première personne un pronom anaphorique, ne pouvant exister sans son *il*, car à cet instant je me sentais comme un



être incomplet, persuadé que l'humanité suivait les règles de joueurs d'échecs, non d'anges.

Mes pas commencèrent à tracer de petits sillons réguliers dans le sable. Peut-être étais-je en train d'écraser des livres fabuleux ? Peut-être étais-je en train d'enterrer mon fils qui avait disparu ? Seul, je m'arrêtai. De mon île des anamorphoses, j'embrassai d'un regard brûlant les lumières de la ville.

Ainsi ont dû se passer les choses, quoique de façon plus complexe, ainsi puis-je me souvenir qu'elles se passèrent.